COMPTE RENDU DES SÉANCES
DU GROUPE STRASBOURGEOIS

I.

SÉANCE DU 28 AVRIL 2000

Président : M. François HEIM

La première séance de l'an 2000 du Groupe strasbourgeois des Études latines a été consacrée à une conférence faite par M. Eckard LEFÈVRE, Professeur de lettres classiques à l'Université de Fribourg-sur-Brisgau, à l'occasion de sa nomination de *Docteur honoris causa* de l'Université Marc Bloch.

Le sujet de la conférence était « Catulle et Du Bellay ». M. LEFÈVRE a mis l'accent sur la continuité d'un *topos*, celui du baiser qu'il faut recevoir au moment propice et priser en en comptant, ou en essayant de compter, le nombre donné. Il a retracé l'histoire de la réception de cette expression de l'amour et de la passion en commençant par les poètes alexandrins pour terminer par la poésie française de Joachim Du Bellay. Catulle, ainsi que les autres *neôteroi*, a imprimé un mouvement personnel à un genre affectionné par les Alexandrins, l'épigramme. En comparant, par exemple, les poèmes 5 et 7 de Catulle avec d'un côté l'*A.P.* 5, 85 et de l'autre avec *A.P.* 12, 145, 1-6 et Callimaque, *Epigr.* 35, on peut comprendre qu'en reprenant l'atmosphère hellénistique et en insérant le thème du baiser — d'une manière qui semble bien personnelle — dans ses hendécasyllabes Catulle a fait sienne la poésie antérieure. Certes Martial reprend Catulle, dans l'épigramme 6, 34 par exemple, mais il faut attendre sa redécouverte tardive au XIV^e^ siècle pour qu'il jouisse d'une descendance nombreuse et variée. En effet, Catulle a exercé une influence importante sur les poètes modernes lorsqu'il s'agissait d'exprimer des sentiments conçus comme personnels. Du Bellay, qui s'est nourri de la poésie néo-latine d'autres poètes touchés par Catulle, comme Pontano (1426-1503), Sannazaro (1458-1530) et Jean Second (1511-1536), pour ne pas parler de ses propres productions néo-latines, hérite de leur interprétation et la réutilise pour donner, avec d'autres membres de la Pléiade, une nouvelle direction à la poésie amoureuse, moins idéaliste, plus immédiate et charnelle. M. LEFÈVRE a évoqué à cet égard trois poèmes des *Divers jeux rustiques* (1558) : *A une dame* (Chamard, 20, paru sous ce titre en 1553), *Bayser* (Chamard, 23), et *Autre Bayser* (Chamard, 24; où l'on constate l'influence du *carmen* 51 de Catulle également).

II.

SÉANCE DU 13 MAI 2000

Samedi 13 mai 2000 a eu lieu à Kenzingen (R.F.A.) la rencontre annuelle des latinistes de l'Université Marc Bloch de Strasbourg avec leurs homologues allemands de l'Université de Fribourg-en-Brisgau.

Les délégations allemande et française étaient conduites respectivement par M. le Professeur E. LEFÈVRE et par MM. les Professeurs F. HEIM et G. FREYBURGER.

La séance de travail commune a porté sur Catulle.

« Les étudiants strasbourgeois ont étudié deux cas d'imitation de l'œuvre de Catulle. Dans un premier exposé, ils ont choisi un cas où l'*imitatio* domine sur l'*aemulatio* en reprenant le célèbre parallèle entre le *carmen* 51 de Catulle et le fragment 13 de Sappho ; ils ont montré dans le détail comment Catulle a suivi de près son modèle, opérant par moment de véritables traductions, mais tendant toujours à une intensité d'expression supérieure au poème grec et à l'hyperbole, et, surtout, en aboutissant à une conclusion originale (autant qu'on peut en juger par l'état corrompu du texte de Sappho). Dans un deuxième exposé, ils ont choisi un cas où l'*aemulatio* domine sur l'*imitatio* en comparant le *carmen* 4 présentant un *phaselus* et l'épigramme 5 de Callimaque qui a servi de modèle. Ils ont fait valoir que, dans ce poème aussi, il y a des traits patents d'*imitatio*, notamment par la reprise du thème de la navigation et de celui des vents marins, mais que Catulle a beaucoup transformé son modèle, principalement en amplifiant un passage du poète grec : le nautile naviguant, chez Callimaque, sur la mer est ainsi devenu chez Catulle un véritable navire et l'élégiaque latin a essayé de donner à son *carmen* une cohérence supérieure à celle de l'épigramme source » (Gérard FREYBURGER).

III.

SÉANCE DU 16 DÉCEMBRE 2000

Président : M. Yves LEHMANN

Samedi 16 décembre 2000 le Groupe strasbourgeois des Études latines s'est réuni pour écouter une conférence de M. Dominique GERNER, maître de conférences à l'Université Marc Bloch de Strasbourg (discipline : linguistique diachronique du français), sur le sujet suivant : « La traduction au Moyen Âge. Un exemple concret : *Les Oisivetez des Emperieres*, traduction (env. 1320) par Jean de Vignay des *Otia Imperialia* (env. 1240) de Gervais de Tilbury ».

Étaient présents : M^mes^ BERTRAND-DAGENBACH et CHAUVARD ; MM. FREYBURGER, HEIM, LEHMANN, CHAPOT, GIRARD, HENTZ, HILGERT et JABY.

Étaient excusés : M^mes^ CHEVALLIER et LEHMANN ; MM. HIRSTEIN et SCHILLING.

Voici le résumé de cette conférence :

« Si les historiens de la langue française ne sauraient ignorer les traductions françaises du Moyen Âge, les latinistes, eux, cernent grâce à elles la nature et l'influence de la culture latine du temps, et y trouvent, concrètement, aussi bien de précieux auxiliaires pour les travaux d'édition que des gloses utiles à l'interprétation du latin médiéval.

Le genre de la traduction se cherche encore au XII^e^ siècle, dans des adaptations très lâches, en vers ; il prend son élan au XIII^e^ pour s'épanouir et mûrir au XIV^e^ et XV^e^ siècles. La réflexion théorique reste rudimentaire ; si les premiers traducteurs protestent unanimement de leur fidélité à *la pure verité de la letre* (Jean de Vignay), ils se déjugent, bien sûr, dans leur pratique ; Jean d'Antioche, traducteur, vers 1282, du *De inuentione*, est le premier à déclarer sacrifier au besoin la forme pour, comme saint Jérôme avant lui, *sensum exprimere de sensu*. Le champ des connaissances visé au Moyen Âge est surtout l'instruction politique et morale du prince, dans des œuvres contemporaines.

Jean de Vignay semble avoir joui du monopole de la traduction à Paris dans les années 1320 à 1350. Ses onze traductions connues sont un trésor pour les lexicographes. L'une des toutes premières, *Les Oisivetez des emperieres*, rend en français les *Otia imperialia* de Gervais de Tilbury, une massive encyclopédie dont on a surtout retenu l'étonnante collection de *mirabilia* qui la clôt. Une comparaison minutieuse de ces deux textes permet d'apprécier sur un cas concret et d'illustrer la technique et le mérite du traducteur médiéval. Les défis sont de taille, et multiples.